à leur gré défigurer les événements, mais tous les bons catholiques et toutes les âmes honnêtes célébreront toujours comme un triomphe pour l'Église tout ce qui est arrivé dans les États pontificaux, dans ces derniers temps, où l'on a vu une petite armée organisée en peu de mois, grâce à votre activité, à votre zèle et à votre intelligence, armée plus que suffisante pour comprimer la révolution, si celle-ci n'avait été protégée par des mains puissantes, par des forces incomparablement supérieures aux nôtres, et aidée par tous les moyens que peuvent suggérer la fraude et le mensonge.

Dieu a permis ce qui est arrivé, et que sa très sainte volonté s'accomplisse; mais je désire, cher général, que vous soyez persuadé de la continuation de mon estime et de ma tendresse paternelle.....

Après sa glorieuse défaite, La Moricière revint en France, dans sa terre de Prouzel. Il y vécut cinq ans, environné de l'estime et du respect de tous, plus grand dans ses épreuves qu'il n'avait été aux jours de ses triomphes d'Afrique. Suivant avec angoisse les événements qui se précipitaient dans la péninsule, il s'éteignit le 10 septembre 1865, heureux de voir ses chers zouaves reconstitués sous les ordres de Charette.

Les troupes pontificales écrasées, on se souvint de François II enfermé dans Gaëte. Cialdini vint l'y assiéger, François II s'y défendit en héros, mais enfin, écrasé sous le nombre, il dut céder aussi et il se retira à Rome (13 février 1861).

Assez de vols, assez de brigandages dissimulés ou à ciel ouvert, avaient suffisamment agrandi le Piémont et son roi Victor-Emmanuel pour que celui-ci osât prendre le titre de roi d'Italie. L'Europe, hélas! aura la faiblesse de le lui reconnaître; seule, la cour de Rome aura le courage de toujours protester.

Le 15 septembre 1864, une *convention* vraiment honteuse fut conclue entre le gouvernement français et le gouvernement italien. Cette convention décrétait les évacuations successives des États romains par les troupes françaises dans le délai de deux ans.

Le Piémont s'engageait de son côté à protéger la frontière pontificale et s'interdisait toute opposition au recrutement de l'armée du Saint-Siège.

Le délai expiré, 12 décembre 1866, et un nouveau Corps de troupe de 1200 volontaires français ou étrangers ayant été formé pour remplacer l'armée détruite, les soldats français n'eurent plus qu'à abandonner la capitale du monde chrétien. Le chemin de Rome était libre, la Révolution allait pouvoir s'y installer.

Le roi « galant homme, » dit ici fort justement M. l'abbé Gillet (*Pie IX, sa vie et les actes de son pontificat*), monta à cheval, se mit à la tête des troupes sardes, se fit reconnaître « par le suffrage universel » dans les États de l'Église, pénétra sur le territoire napolitain, se rencontra avec Garibaldi, fit son entrée à Naples, déclara le 26 décembre que Naples et la Sicile faisaient partie intégrante de son royaume; en conséquence, le 17 mars 1861, il s'arrogea le titre de « roi d'Italie. » Dix jours plus tard, un vote presque unanime du Parlement « italien » proclama Rome capitale du nouveau royaume.

Le 6 juin de la même année, Dieu frappa de mort le comte Camille de Cavour.

Garibaldi, voulant accomplir le vœu du Parlement italien, prit pour devise ces mots : « Rome ou la mort. »

Il quitta Naples, s'avança vers Rome, et fut subitement arrêté dans sa tentative par Cialdini, le même qui, deux ans auparavant, avait égorgé les troupes pontificales à Castelfidardo. Le 28 août 1862, Garibaldi fut blessé près d'Aspromonte, et fait prisonnier par les Piémontais. C'est qu'enfin la France avait protesté, trop tard, hélas! Elle avait déclaré qu'elle n'abandonnerait pas Rome; elle commencait à s'inquiéter du subit agrandissement du Piémont.

Pie IX conserva donc la ville de Rome et ses environs : c'était le domaine primitif de saint Pierre; les Légations ne lui furent pas rendues, et les États de l'Église, qui comptaient auparavant 3 millions d'habitants, sur une superficie de 1500 lieues carrées, ne comptèrent plus que trois quarts de million d'habitants sur une superficie de 400 lieues.

La spoliation devait être encore plus complète. Bientôt la Révolution s'emparera de Rome elle-même, et le territoire, laissé au chef de l'Église, sera réduit au seul Vatican et aux jardins qui l'entourent.

CHAPITRE III

PIE IX ET LE CONCILE DU VATICAN

XII. GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE — CANONISATION DES MARTYRS JAPONAIS — LE SYLLABUS — CONDAMNATION DES SOCIÉTÉS SECRÈTES — CENTENAIRE DE SAINT PIERRE

Pie IX a connu toutes les douleurs de l'ingratitude, toutes les lâchetés de l'abandon, mais nul plus que lui n'a eu le don de d'attacher les cœurs et de provoquer les plus admirables dévouements. Durant ce double travail de l'erreur hypocrite et de la force brutale, Pie IX ne cessa de verser la lumière sur le monde catholique, qui lui répondait en lui rendant au centuple son amour et son admiration.

En 1862, le Souverain Pontife conçut le projet d'affirmer, par un acte solennel, la nécessité de la souveraineté pontificale et

le triomphe permanent de l'Église : cet acte fut la canonisation des martyrs japonais. La fête revêtit un éclat extraordinaire. Pie IX invita les évêques du monde entier, et l'on vit, spectacle magnifique! des contrées les plus proches comme des plages les plus lointaines, évêques, prêtres et laïques accourir auprès du Souverain Pontife. Deux nations seulement ne furent point représentées par leurs évêques : le Piémont et le Portugal. Et encore, les évêques prisonniers du Piémont s'unirent-ils par leurs lettres à cette universelle manifestation.

Quel spectacle! dit Louis Veuillot; le jour de la Pentecôte (consacré aux fêtes de la canonisation des martyrs japonais), il y avait, dans la basilique du Prince des Apôtres, 50 000 prêtres et fidèles autour de 300 évêques. Témoins rassemblés de tous les peuples, et témoins croyables pour dire à Rome ce que le Pape est dans le monde, et pour dire au monde ce que le Pape est dans Rome; pour attester à l'univers ce qu'il en est de la vie déclinante de la papauté et des vices prétendus de ce gouvernement temporel du souverain Prêtre auquel on veut substituer l'arrogance ignorante du sabre et l'insulte du bâton.....

Les fêtes succédaient aux fêtes ; fêtes des yeux et du cœur, fêtes de l'âme et de l'esprit, fêtes du temps et de l'éternité. Ces joyeuses et saintes merveilles contenaient la démonstration de toutes les vérités contestées par l'erreur. Le roi de la paix y présidait, entouré d'hommes venus de toutes les parties de la terre ; et ces hommes étaient les pasteurs du genre humain, les cœurs qui ne tremblent pas, les voix qui ne se taisent pas, les pensées qui ne meurent pas. On les voyait prosternés dans ces poussières immortelles et fécondes du Colisée, du Cirque de Néron, de la voie d'Ostie, des prisons Mamertine, des Catacombes, aspirant la vie inépuisable qui sort de ces grands tombeaux, recevant une force nouvelle du baiser de Pierre vivant et rayonnant au milieu d'eux.

Le lendemain de la Pentecôte, le Souverain Pontife, dans une allocution à ses Frères, mais dont le monde entier entendait les échos, raconta la longue suite des attentats dont le Saint-Siège avait été victime. Dans leur admirable adhésion (9 juin), ces 300 évêques cimentèrent entre le chef et les membres une union qu'aucun siècle disparu n'avait connue. « Ils n'hésitèrent pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, la souveraineté temporelle du Saint-Siège était absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des âmes. »

Jamais, à aucune époque, l'élan qui emporta les âmes catholiques vers le centre de l'unité ne fut si universel et si puissant.

Pie IX, cependant, voulait plus encore que cette unité merveilleuse; il voulait *l'union dans la vérité*. Or, fils du philosophisme et de la Révolution, le XIXe siècle avait recueilli un héritage d'erreurs de toute sorte. Siècle étrange, plein d'activité, siècle plein d'inventions étonnantes, mais aussi vide de principes, déplaçant toutes les notions, confondant toutes choses et appelant cette confusion absurde du nom plus absurde encore de progrès moderne. Pie IX se redressa contre l'erreur universelle, car, dix ans après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, il fit paraître, le 8 décembre 1864, l'Encyclique : *Quantâ curâ*, à laquelle était joint le *Syllabus*, c'est-à-dire l'exposition ou l'abrégé des fausses doctrines.

Dans ce *Syllabus*, Pie IX avait résumé toutes les erreurs qu'il avait précédemment combattues, plus en détail, dans ses allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques; il les avait présentées sous la forme scolaire de 80 courtes propositions, sans exprimer la doctrine positive qui les condamne, s'en référant, pour cette réprobation, à tous les actes publics de son Pontificat. Par le fait, le *Syllabus* n'était donc pas une énonciation dogmatique de la vérité révélée, mais seulement l'indication des erreurs contraires.

Dans un siècle de lumières, où rien n'est plus commun que l'ignorance, surtout en matière de religion, pour faciliter l'intelligence du *Syllabus*, Pie IX, après chaque proposition, avait rappelé les actes pontificaux où il avait frappé ces erreurs.....

Ainsi, dans un seul acte synthétique, le Pontife combattait et réprouvait, par une simple formulation, toutes les erreurs dogmatiques du jour (1).

La parole du Pape est toujours le glaive à deux tranchants qui blesse et qui guérit. Cette parole lumineuse consolait, affermissait, éclairait les esprits dociles. Mais dans

(1) Mgr Fèvre. *Pie IX.*

le camp ennemi il y eut une explosion de colère. La presse révolutionnaire et impie se mit à rugir; une fraction de catholiques (libéraux), qui s'étaient laissés entamer déjà par plusieurs de ces erreurs, eurent peine à se soumettre et mirent plus d'habileté que de bonne foi à chercher entre les mailles un passage honnête pour leurs sentiments.

Aussi bien, Pie IX donnait à tout le monde catholique le mot d'apaisement quand il disait à des pèlerins français :

Je vous bénis, ô très chers fils, et, avec vous, je bénis la France; je bénis ces familles, ces cités, ces provinces, ce royaume, afin que dans l'union, dans la concorde et dans l'abnégation de certaines opinions particulières, ennemies du commun triomphe, tous les peuples de ce noble pays se pressent en une belle harmonie pour soutenir les intérêts de l'Église et de la patrie. Il n'est point vrai que la diversité des caractères et des tempéraments puisse être un obstacle à l'union.

Vous vous souvenez du char mystérieux vu par Ézéchiel, traîné par quatre animaux différents : la férocité du lion marchait en accord avec la raison de l'homme, l'agilité de l'aigle avec la lenteur du bœuf. De telles différences de nature n'étaient point un obstacle à l'unité, à l'accord du pas que tous faisaient ensemble.

Malheur si quelqu'un de ces animaux eût voulu tirer le char conformément à sa propre humeur! Mais le char marchait régulièrement parce qu'il était guidé et dirigé par Dieu.

En dépit de tous les obstacles, Pie IX continuait donc à Rome la poursuite de ses grands desseins. Le jubilé de 1865 fut accordé, par lui, au monde catholique, comme remède aux erreurs passées, préservatif des catastrophes imminentes, force divine le long d'une route bordée d'abîmes et pleine d'ennemis furieux.

Non content d'avoir frappé les erreurs modernes, il attaqua de front l'ennemi le plus dangereux, « cette vaste association d'hypocrites démolisseurs, cette sorte de contrefaçon infernale de l'Église qui, depuis un siècle, s'est formée dans l'ombre, à la faveur du mystère, sous le nom de Franc-Maçonnerie. » (*Decorsant.*)

Le 25 décembre 1865, Pie IX prononça une allocution dans laquelle il déclarait renouveler contre tous ceux qui font partie des Sociétés secrètes toutes les censures portées par ses prédécesseurs.

L'année suivante, 8 décembre 1866, il annonça de nouveau à toute l'Église qu'il voulait en revoir les pontifes réunis autour de son trône. Tous ensemble, ils devraient fêter le dix-huit centième anniversaire du martyre des deux fondateurs de l'Église, saint Pierre et saint Paul. C'était, d'ailleurs, ou jamais, le temps de « voir Pierre; » c'était pour Pierre même l'heure présente de confirmer ses frères et de les préparer aux luttes gigantesques qui allaient surgir.

Le 12 et le 14 juin eurent lieu, suivant l'usage, en présence des cardinaux, et pour cette fois en présence des évêques, des consistoires semi-publics, pour préparer les actes de la prochaine canonisation. Le 17, anniversaire de l'élection de Pie IX, les fêtes commencèrent. En réponse au cardinal Patrizi, qui venait de lui offrir les hommages du Sacré-Collège, le Pape prononça ces mémorables paroles :

La société moderne poursuit avec ardeur ces deux buts : le progrès et l'unité; mais elle n'atteint ni l'un ni l'autre, parce qu'elle est fondée sur l'égoïsme et sur l'orgueil; l'orgueil, au lieu de favoriser le véritable progrès, en est le plus grand ennemi, et l'égoïsme, loin de favoriser l'unité, détruit la charité qui est le lien des âmes. Or, c'est moi que Dieu a établi pour guider et pour éclairer la société, pour lui faire connaître le mal et lui en indiquer le remède. C'est afin d'accomplir ce devoir que j'ai publié, il y a quelques années, un acte encore présent à votre souvenir, le *Syllabus*. Cet acte, je le confirme en votre présence, il doit désormais être la règle de tous vos enseignements. Nous vivons au milieu des ténèbres du monde; mais lorsque le peuple hébreu traversait le désert, Dieu le faisait précéder pendant la nuit d'une colonne de lumière. Cette colonne de lumière sera pour vous l'acte que j'ai publié. Nous avons constamment à lutter contre les ennemis qui nous environnent. Placé sur la montagne comme Moïse, j'étends les mains vers Dieu et je le prie pour assurer la victoire à l'Église. Mais lorsque les bras de Moïse se fatiguaient, son peuple cessait de vaincre, et la Sainte Écriture nous dit qu'il se faisait soutenir les mains vers le ciel afin d'assurer le triomphe du peuple saint. C'est à vous que je demande de soutenir mes mains qui se fatiguent. Prenez courage, l'Église triomphera; je dépose dans vos cœurs cette espérance, non pas seulement cette *espérance*, mais cette *prophétie*.

Le 20 juin, eut lieu la procession du *Corpus Christi*; le 21, le vingt et unième anniversaire du couronnement de Pie IX, les 27 et 28, la splendide solennité de l'anniversaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. On vit alors réunis auprès du trône pontifical 45 cardinaux, 420 évêques et plus de 100 000 étrangers.

Dans ses rapports avec les évêques qu'il appelait ses frères, Pie IX était d'une bonté et d'une affabilité charmantes. Apprenait-il que quelqu'un d'eux fût malade, il quittait tout pour aller le voir et le consoler.

On raconte que la veille ou l'avant-veille de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Bouvier, évêque du Mans, l'un des prélats qui s'étaient rendus à Rome pour y assister à la grande solennité, mourut après quelques jours seulement de maladie. Pie IX, ayant appris l'état désespéré du vénérable malade, voulut le visiter. Quelques conseillers du Saint-Père tâchaient de le détourner de cette démarche, dans la crainte, disaient-ils, que l'émotion de Mgr Bouvier ne fût trop forte. « Jamais la visite d'un père, répondit le Pape, n'a fait de mal à son fils. » Et il se rendit auprès du malade.

Lorsqu'il entra, l'évêque voulut se lever et faire quelques pas; le Pape le retint en le bénissant. Mgr Bouvier avait reçu, selon son habitude, la Sainte Eucharistie le matin même. « Ah! s'écria-t-il, la Providence m'envoie trop de grâces : j'ai reçu mon Dieu ce matin, et je reçois mon Père ce soir; et il vient jusqu'à moi pour me bénir! »

Plus tard, au milieu des accablantes occupations du Concile, il apprend que Mgr Plantier, évêque de Nimes, est mourant. Il accourt au Séminaire français et, péniblement, monte jusqu'au cinquième étage qu'habitait l'illustre prélat. Nous avions le bonheur de nous trouver là, et il nous souvient encore de la grâce et du charmant à-propos avec lesquels le Pontife dit à l'évêque en arrivant près de lui, tout hors d'haleine : « Ah! Monseigneur, il faut bien monter pour arriver jusqu'à vous!.... »

Le 1er juillet, les évêques, sur le point de quitter Rome, présentaient une adresse au Saint-Père, ou mieux, comme on dit dans la langue de l'Église, la *Salutatio* du départ. Et, le soir, fut présentée au Pape l'adresse des 100 villes italiennes; le Souverain Pontife y répondit en ces termes :

Sur cette vieille muraille est représenté l'Archange remettant l'épée dans le fourreau, et c'est ainsi qu'en ce même jour il annonça autrefois la cessation de la peste. Déjà, il me semble le voir remettre encore l'épée dans son fourreau pour obéir au décret divin, car aujourd'hui commence l'heure de la miséricorde.....

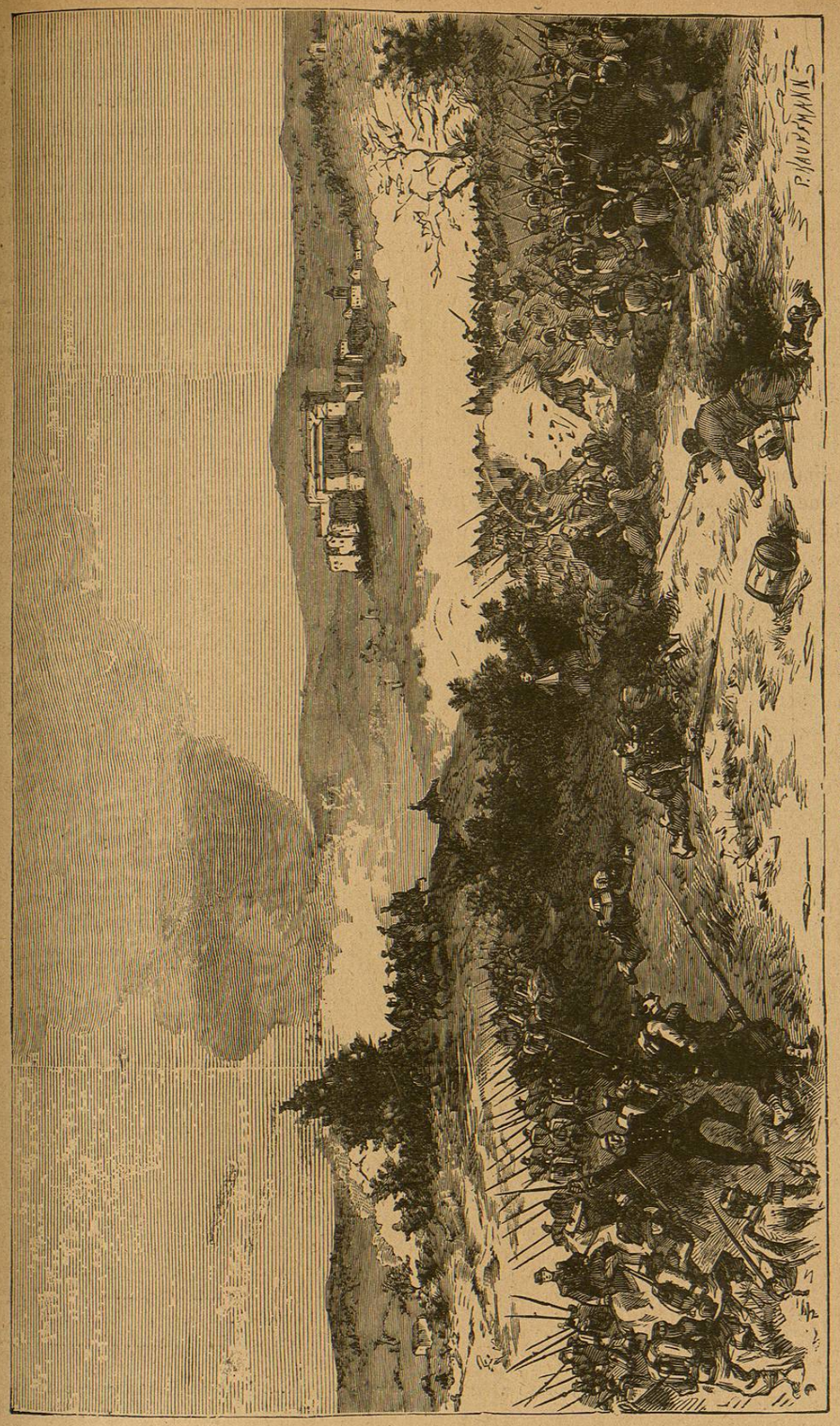
Prions pour cette nation si malheureuse en ce moment. Prions pour que ceux qui la gouvernent soient éclairés. Ils ont voulu fonder son unité; mais comment l'unité pourrait-elle naître de l'égoïsme?..... L'heure est venue, le triomphe ne peut manquer. Ce sera mieux s'ils peuvent être épargnés; mais, s'il est nécessaire, ils sentiront les coups de la justice divine.

Toujours jeune, de cette jeunesse éternelle qu'elle doit à son Époux divin, l'Église s'apprêtait à donner de sa vitalité et de sa puissance une preuve solennelle. C'est, en effet, devant ses frères réunis à Rome que Pie IX avait conçu le dessein d'assembler un Concile général et voici en quels termes il le leur avait annoncé :

Depuis longtemps déjà Nous roulions dans notre esprit un dessein qui est de tenir un sacré Concile œcuménique et général de tous les évêques du monde catholique, où seront recherchés, avec l'aide de Dieu, dans l'union des conseils et des sollicitudes, les remèdes nécessaires et salutaires aux maux qui affligent l'Église.

Nous avons le plus grand espoir que, grâce à ce Concile, la lumière de la vérité catholique répandra sa clarté salutaire au milieu des ténèbres qui obscurcissent les esprits et leur fera connaître, avec la grâce de Dieu, le sentier véritable du salut et de la justice. En même temps, l'Église, comme une armée invincible rangée en bataille, repoussera les assauts de ses ennemis, brisera leurs efforts, et, triomphant de ces mêmes ennemis, étendra et propagera le règne de Jésus-Christ sur la terre.

Cette allocution, dit Joseph Chantrel, produisit un effet extraordinaire : l'annonce d'un Concile œcuménique saisit dès lors tous les esprits, et l'on sentit que quelque chose de grand se préparait dans l'Église. Aux maux extrêmes dont souffre la société, le Pape présentait le remède suprême de l'Église assemblée sous sa présidence : c'était l'arc-



BATAILLE DE MONTANA

en-ciel après le déluge, et l'on se mit à espérer de meilleurs jours pour la société (1).

Mais avant de contempler cet imposant spectacle, il nous faut assister à de nouveaux attentats contre le Saint-Siège.

XIII. PRÉVISION DE PIE IX — NOUVELLE INVASION — MENTANA — MONTE-ROTONDO

Recevant les adieux des officiers français au moment de leur départ de Rome, Pie IX n'avait pas caché ses alarmes; il leur avait prédit une nouvelle invasion des barbares. Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

D'après la Convention conclue entre la France et l'Italie, les troupes françaises avaient évacué, le 12 décembre 1866, les États de l'Église. Alors parut un manifeste révolutionnaire qui n'était qu'un cri d'espérance pour le prochain triomphe de la révolution : « Des Alpes à la mer, disait ce manifeste, aucun drapeau étranger n'étend plus sur la terre italienne sa domination tyrannique ou sa protection injuste..... Recueillons-nous, tendons-nous la main et serrons-nous autour du nom et des gloires de Rome. Ainsi unis et compacts, sachons attendre : le triomphe est certain; les jours du despotisme clérical sont inexorablement comptés..... »

De son côté, Mazzini, séparé du gouvernement constitutionnel, mais visant au même but, invoquait, pour y parvenir, ses moyens préférés : l'insurrection et la conspiration. Enfin, sans attendre de signal, Garibaldi, avec son armée de volontaires où fourmillaient des soldats et des officiers piémontais, pénétrait de tous côtés à la fois dans tout l'État pontifical.

Le dernier soldat français avait quitté Rome, c'est vrai, mais la protection morale de la France restait encore représentée par la *Légion romaine* composée des Français volontaires, et par le Corps des *Zouaves pontificaux*, dans lequel étaient enrôlés d'autres Français avec des Belges, des Hollandais, des Suisses, des Anglais, des Canadiens, tous dévoués au Saint-Père et décidés à mourir pour lui et pour l'Église.

Avec cette armée de 10000 hommes environ, on pouvait encore maintenir la tranquillité intérieure, pourvu qu'il ne vînt pas d'attaque de la part de l'Italie. Les premiers mois de l'année 1867 se passèrent sans incident, et le Saint-Père put célébrer, comme nous l'avons vu, avec un grand éclat, les fêtes du centenaire de saint Pierre.

Puis, le choléra vint donner au Pape et à ses zouaves l'occasion de montrer un admirable dévouement. Dans les *Mémoires d'un troupier*, M. le comte Anatole de Ségur raconte comment Pie IX s'empressa d'aller visiter les soldats français atteints par l'épidémie.

Écoutons ce touchant récit :

Après avoir parcouru toutes les salles et béni tous les malades l'un après l'autre, le Pape, comme un bon père qui n'oublie aucun de ses enfants, voulut bénir aussi les infirmiers et les employés de l'hôpital. Il les encouragea à servir avec amour Notre-Seigneur souffrant dans les malades, et, comme souvenir de sa visite, il donna à chacun d'eux un crucifix en bois d'ébène et en argent.

Au moment où il allait se retirer, un infirmier, vieux Breton, connu de tous les troupiers sous le nom de Père *la Goutte*, à cause de son amour excessif pour la boisson, sortit des rangs, fit quelques pas en avant; et, s'arrêtant devant le Saint-Père, porta la main à son front, toussa, rougit, se gratta l'oreille, comme s'il cherchait dans sa tête une phrase qui ne voulait pas sortir, et finit par dire en s'arrêtant à chaque mot :

« Pardon, mon Pape..... mais..... c'est que j'aurais quelque chose..... à vous demander.

— Et qu'est-ce donc, mon ami? répondit Pie IX avec bonté.

— C'est que..... je voudrais avoir un crucifix.

— Mais je viens de vous en donner un, reprit le Saint-Père souriant, et, indiquant du regard à l'infirmier le crucifix qu'il tenait encore à la main.

— Pardon, excuse, mon Pape, répliqua le père la Goutte, mais c'est que, voyez-vous, celui-ci est pour moi, et je voudrais bien en avoir un autre pour ma mère, une brave femme et une franche catholique, je vous en réponds, et qui le mérite mieux que moi. »

Le pape se retourna vers Mgr de Mérode, choisit un crucifix plus grand et plus beau que les autres, et le donnant à l'infirmier, lui dit avec un accent paternel :

« Tenez, mon ami, voici un crucifix pour vous. Vous enverrez le premier à votre bonne mère, et vous garderez celui-ci en souvenir de moi.

— Merci bien, mon Pape! » répliqua le soldat tout ému; et, essuyant ses yeux, il baisa la main du Saint-Père, qui donna à tous les assistants une dernière bénédiction, et se retira emportant avec lui tous nos cœurs.

Lorsque l'épidémie fit trêve, la révolution, impatiente d'en finir avec la royauté pontificale, et croyant la France uniquement occupée de ses difficultés intérieures, lâcha ses bandes, conduites par Garibaldi et ses fils, sur les États du Pape au cri de : *Rome ou la mort!*

L'armée pontificale fit preuve du plus grand courage. Pour la renforcer, de nouveaux volontaires accoururent de tous les pays. Battus dans toutes les rencontres, les Garibaldiens s'avancèrent cependant vers Rome. Le gouvernement français, voyant que l'Italie, loin d'observer la Convention de septembre, était de connivence avec les envahisseurs, envoya au secours du Saint-Siège, sous le commandement du général de Failly, des troupes qui arrivèrent à Rome dans les derniers jours du mois d'octobre.

Après des prodiges de valeur, la garnison pontificale de Monte-Rotondo avait cédé devant des forces dix fois supérieures. De ce poste, l'ennemi menaçait Rome; le général Kanzler, ministre des armes de Pie IX, résolut de le déloger. 3000 pontificaux et 2000 Français marchèrent à la rencontre de Garibaldi. Les pontificaux, commandés par le comte de Curten, commencèrent seuls l'attaque, mais la supériorité du nombre du côté de l'ennemi obligea Curten à demander l'appui du général de Polhès. Les Français, qui avaient pu admirer le courage des soldats du Pape, s'élancèrent avec leur *furia* ordinaire à leur secours, et bientôt les Garibaldiens battirent en retraite.

Le bandit qui était leur chef s'était hâté de se mettre en sûreté à Monte-Rotondo et repassait le soir même la frontière avec sa famille. Il avait changé son cri de guerre : *Rome ou la mort!* en celui de : *Sauve qui peut!* Les provinces restées au Pape furent complètement évacuées par les troupes italiennes, et la gaieté française qui ne perd jamais ses droits, baptisa cette journée, en l'honneur de Garibaldi, du nom de *Montre-ton-dos*.

La victoire de Mentana, comme la glorieuse défaite de Castelfidardo, remplit nos cœurs d'une légitime fierté. Là encore, la France de Charlemagne, la vieille France qui avait fait la Papauté souveraine et indépendante, protesta noblement contre la félonie révolutionnaire. « En avant! mes amis, s'était écrié Arthur Guillemin attaquant avec ses 90 hommes Monte-Libretti défendu par 1200 Garibaldiens; ne craignez pas leur nombre, Dieu est avec nous. Ne nous sommes-nous pas, ce matin, réconciliés avec lui? Morts ou vivants, nous lui appartenons. »

Il avait chancelé; une balle était venue l'atteindre à l'épaule gauche. « Vive Pie IX! avait-il crié, redoublant d'ardeur, je pourrai combattre encore. » Une seconde balle l'avait frappé à la tête; il était tombé mort les bras en croix.

Que de traits semblables n'aurait-on pas à citer? Voilà les dévouements qu'inspirait Pie IX et qu'inspirera toujours dans le monde entier la cause sacrée de l'Église.

La bataille était gagnée; le nom de Mentana, village où l'action avait été le plus vivement engagée, devenait un nom historique, car Dieu y avait brisé momentanément la marche de la révolution. L'œuvre la plus grande de ce siècle pouvait s'accomplir : le Concile du Vatican allait s'assembler.

(1) Durant le règne de Pie IX, de très nombreux procès de béatification et de canonisation ont été ouverts. Ont été béatifiés : Pierre Claver, Maria-Anna de Paradès, Jean de Britto, Jean Grandé, Paul de la Croix, Germaine Cousin, André Bobola, Benoît-Joseph Labre, Jean Léonardi, Pierre Canisius, Marguerite-Marie Alacoque, Marie des Anges, Jean Berchmans, Benoît Durbin et 205 martyrs du Japon.

Ont été canonisés 26 martyrs du Japon, Michel de Saintis, Josaphat, Pierre d'Arbuès, 19 martyrs de Gorcum, Paul de la Croix, Léonard de Port-Maurice, Marie-Françoise, Germaine Cousin. Pie IX a donc béatifié et canonisé plus de saints que ses prédécesseurs en 150 ans. L'Église lui doit encore la création de 10 archevêchés, de 111 évêchés, de 20 vicariats apostoliques.